



Évelyne Cohen, Pascale Goetschel, Laurent Martin et Pascal Ory (dir.)

Dix ans d'histoire culturelle

Presses de l'enssib

De la lecture des archives de police du XVIII^e siècle à la construction d'objets pour l'histoire

Arlette Farge

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1013

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2011

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460467



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

FARGE, Arlette. *De la lecture des archives de police du XVIII^e siècle à la construction d'objets pour l'histoire*

In : *Dix ans d'histoire culturelle* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2011 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1013>>. ISBN : 9782375460467. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1013>.

par Arlette Farge

+++++

DE LA LECTURE DES ARCHIVES DE POLICE DU XVIII^e SIÈCLE À LA CONSTRUCTION D'OBJETS POUR L'HISTOIRE⁵⁷

+++++

Un parcours, des questionnements successifs, la publication d'articles ou d'ouvrages, la transmission par l'enseignement ou par de multiples interventions dans la société civile n'arrivent parfois à trouver leur logique qu'après coup. L'historienne (ou l'historien) est sans doute le plus piètre appréciateur de ce parcours, le pire témoin de son cheminement, et ce sont plutôt les autres (entourage, collègues, amis) qui lui font sentir comment se déploie (ou non) son activité intellectuelle. Par ailleurs, si l'historien(ne) a élargi son horizon au-delà de la discipline, il a pu capter, s'appropriier des influences venues d'ailleurs et se nourrir de multiples questionnements issus de mondes divers comme la philosophie, l'art, le théâtre, le cinéma ou la littérature. De même, en traversant son temps, pour peu qu'il soit soucieux du présent et désireux d'y mettre une forme, le voici tiré vers les sollicitations d'un présent emballé, sans linéarité, presque chaotique, qui ne semble pas avoir la perfection des récits historiques.

Ainsi, les cheminements ne sont-ils jamais rectilignes ni même policés, et sans doute faut-il appliquer à soi-même le peu de méthode que nous appliquons envers les sources et l'historiographie. Quand Nietzsche, plus tard relayé par Foucault, écrit que les origines et les commencements ne sont pas nécessairement des événements lumineux, mais qu'ils sont souvent bas, grossiers, opaques, dérisoires ou hasardeux, je souscris entièrement à cette pensée philosophique. La ligne des parcours est une ligne brisée faite de rêves détruits ou, au contraire, de désirs accomplis, d'échecs, d'impasses et de vitalité. Tout cela relève d'un « au jour le jour » qui ressemble à une allure de bataille ; bataille pour savoir davantage,

57. Ce texte a été publié en 2008 dans le bulletin annuel de l'Association pour le développement de l'histoire culturelle.

pour convaincre, bataille pour extraire du sens à partir de documents silencieux. En fait, il y a dans tout cheminement à la fois de fortes perceptions du présent et du passé, mais aussi des lignes de fragilité, des discontinuités et des échappées. Pour faire de l'histoire, il faut déjà « oser » la faire, avoir une conscience sociale et politique, civique et critique, qui s'autorise à dire ou à écrire de l'histoire, c'est-à-dire un morceau de vérité sur le passé qui puisse être légitime, et non falsifié ou erroné.

LE « NOYAU DUR » DE LA RECHERCHE

+++++

Il est important de s'expliquer d'abord sur le « noyau dur » de ma recherche qui, pour certains, peut sembler obsessionnelle. Ce noyau dur est formé de trois volets contigus.

Une source documentaire

+++++

Le premier volet est de n'utiliser à peu près qu'une seule source documentaire pour étudier le XVIII^e siècle, et de n'avoir d'intérêt majeur que pour les dominés et les classes sociales pauvres : « les archives de police » dans leur ensemble multiforme. Il faut préciser que ces archives sont un véritable monde, variées à l'infini (le XVIII^e siècle fut une époque de transcriptions constantes et de mises en archives spectaculaires) : procès-verbaux, traités de police, arrêts du Parlement, notes de police, correspondance, registres d'inspecteurs, ordonnances royales, archives des commissaires et des lieutenants généraux de police, témoignages, mémoires, fonds personnels de grands responsables de l'ordre, comme le procureur Joly de Fleury et l'inspecteur Poussot, ou encore mémoires de chroniqueurs : le libraire Hardy, l'écrivain Louis-Sébastien Mercier.

Pour cette insistance obstinée à travailler uniquement sur ces sources, il est bien évidemment des circonstances à rappeler, la rencontre avec un professeur, Robert Mandrou, et la nécessité dans les années 1980 (après la grande césure de 1968) de travailler sur les marges. Mais cela ne suffit pas : il me parut immédiatement nécessaire de fuir la description stéréotypée des populations peu aisées, évoquées uniquement par le langage des élites, des chroniqueurs, ou même des graveurs et des peintres. Par ailleurs, ce choix se fondait sur la conviction qu'il n'y a pas d'autorité monarchique, ecclésiastique ou policière sans appui sur (ou confrontation avec) une population (un peuple) que, *de fait*, ces autorités ne savent pas déchiffrer,

connaître ni entendre. C'était ainsi entrer au moyen d'archives manuscrites (celles que l'on dit être « de peu ») au lieu même où se confrontent, pour le meilleur ou pour le pire, le pouvoir et ses sujets. Puis c'était l'idée, au départ naïve, de « toucher le réel ». Cette naïveté tombe rapidement dès que l'on s'immerge dans ces massifs à la fois arides et séduisants que sont les archives de police. Ne cessant de raconter les menus faits du quotidien, ces documents offrent à l'historien un regard magique et narcissique qui lui fait abusivement croire qu'il a « trouvé ». Piège tendu sobrement, qu'il faut patiemment et savamment déjouer tout au long de sa recherche, même s'il faut être simultanément convaincu que *ce qui se dit là*, dans les archives judiciaires, est dicible, donc possible ; donc possédant une sorte de présence vraisemblable à la fois dans le siècle étudié et même, peut-être, en amont de cette période. C'est une trace quoi qu'il en soit.

Tout le jeu de la vérité, le véridique, le vraisemblable, le représentatif ou l'exceptionnel se joue là, et c'est un jeu nécessaire à maîtriser, contrôler, sans toutefois renier deux éléments très importants qui font partie intégrante d'une recherche : le plaisir de penser découvrir des instants de vie et l'esthétique de paroles exhumées ; même s'il faut en même temps provoquer une distance faite d'éloignement, d'intelligence et de proximité.

Méthode

+++++

Cela dit, il faut en venir à la méthode employée qui fut mienne et qui n'a aucune prétention bien évidemment à être la seule possible. L'immersion dans les kilomètres d'archives est un principe qui demande beaucoup de temps, surtout s'il est accompagné par de longs moments où, à la main (oui, je préfère), se recopient les documents. À cette immersion correspond le type de notes prises à partir d'eux : ne jamais résumer un fait, un témoignage ou une réponse, mais en tenir compte *in extenso* dans la richesse de sa langue, dans la verdeur de son oralité, dans la prise d'écriture des greffiers qui, eux, déjà font acte sans doute de résumer. Si l'on choisit un objet de recherche à partir d'un ou de plusieurs corpus d'archives (les lettres de cachet au XVIII^e siècle, les registres du greffe dressant procès-verbaux des levées de cadavres, etc.) et des hypothèses sur ce qu'on y cherche, il m'est apparu nécessaire de laisser place, bien évidemment, à ce que « disent » les archives, mais surtout à ce qu'elles ne disent pas, déforment ou cachent : travailler sur le silence des archives de

même que sur les échappées et interstices de sens que permet ce genre de documents.

Par ailleurs, il est important de s'étayer sur la lecture de nombreux ouvrages autour de la question choisie, de se nourrir de science historique, mais aussi de littérature et d'art pour organiser des interactions possibles avec le sujet. Toute hypothèse ou tout objet de recherche est un questionnement fragile qui ne se décide pas d'avance et qui doit permettre d'y faire entrer ouvertement nombre de contradictions, de paradoxes et d'impossibilités de réponse. Tout objet d'histoire doit laisser de l'espace à ce qui survient à la lecture des textes et qui peut éventuellement faire changer le chercheur de perspectives. On peut être dépaycé par les documents, surpris par eux, et il serait bon d'accepter qu'ils échappent quotidiennement à nos certitudes. Un lent travail d'arrachement aux stéréotypes et aux idées reçues que nous véhiculons constamment s'avère une des manières les plus enrichissantes de faire de l'histoire.

Écriture

+++++
 L'écriture de l'histoire : grand sujet que celui-ci. Je l'aborderai ainsi : une fois la quête des sources terminée et l'esquisse de plan achevée, il faut établir un récit, mettre des mots, conduire un raisonnement, produire de la conviction et du sens, se rendre compréhensible, laisser ouvert le récit.

« L'histoire, ce n'est pas une durée, c'est une multiplicité de durées qui s'enchevêtrent et s'enveloppent les unes les autres, ou se brisent. Il y a des durées multiples, et chacune est porteuse d'un certain type d'événements qui les morcellent encore »

(Michel Foucault, *Dits et Écrits*, 1972, p. 272).

Comment « écrire » ce morcellement et ces discontinuités ? D'une part, garder la possibilité de s'étonner aide à trouver un vocabulaire qui ne soit ni péremptoire, ni fermé ; ensuite, organiser par son écriture une scansion qui « imite » les secousses événementielles et le morcellement des situations. Puis essayer de trouver une écriture qui, de façon mélodique, puisse plus ou moins (c'est une gageure) se rapporter au contexte de l'époque. L'archive est non seulement lisible mais visuelle ; de cette visualisation peuvent naître des mots qui lui correspondent. Enfin, la clarté et la volonté de transmission sont des outils incomparables : citoyen, l'historien

a la responsabilité de ne rien opacifier, ce qui ne doit jamais l'empêcher de complexifier.

LES OBJETS DE RECHERCHE

+++++

Construire des objets pour l'histoire, c'est penser tout à la fois la discontinuité des événements *et* la transformation des sociétés. C'est aussi réagir, répondre, s'appuyer sur ou contredire et rénover les orientations historiographiques traditionnelles. Il m'apparut que les archives ne pouvaient pas seulement s'étudier pour travailler sur la délinquance et les marges, mais qu'elles étaient à même de répondre à de nombreuses questions historiques, à l'étude de certains mouvements de l'histoire, et même à des attentes sociales contemporaines. Ainsi, j'ai pu travailler sur cette émeute qui était oubliée, celle de 1750, au moment d'enlèvements d'enfants à Paris⁵⁸, puis sur l'opinion publique et les mauvais propos tenus par le peuple⁵⁹, sur la guerre, cela au moyen de gravures de Watteau, d'archives et de mémoires anonymes⁶⁰, ou encore sur les relations particulières entretenues par le peuple avec l'écriture⁶¹. D'une autre façon, j'ai pu travailler sur l'histoire des femmes⁶² ainsi qu'écrire avec Michel Foucault un livre sur les lettres de cachet et les demandes d'enfermement de famille⁶³.

Ce ne fut pas de la micro-histoire au sens où, à l'époque, l'entendaient et l'École des Annales et des historiens italiens prestigieux tels Carlo Ginzburg, Giovanni Levi ou Carlo Pavie, même si l'on pouvait apercevoir des proximités. Plus proche de Michel Foucault dans *l'Histoire des vies infâmes* et de Pierre Michon écrivant *Les vies minuscules*, mon vagabondage dans les archives se prêtait mal à une certaine « rigidification » des théories venues de la *microstoria*.

Chemin faisant, survint une étape décisive qui fut celle de l'écriture du *Goût de l'archive* en 1989, où, sous forme d'essai, il me semblait important de partir de mon expérience dans les archives judiciaires pour écrire un

58. Arlette Farge, Jacques Revel, *Les logiques de la foule. L'Affaire des enlèvements d'enfants. 1750*, Paris, Hachette, 1988.

59. Arlette Farge, *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.

60. Arlette Farge, *Les fatigues de la guerre*, Paris, Gallimard, 1996.

61. Arlette Farge, *Le bracelet de parchemin*, Paris, Bayard, 2003.

62. Arlette Farge, Nathalie Zemon Davis, *Histoire des femmes. XVI^e - XVIII^e*, vol. III, Paris, Plon, 1991.

63. Arlette Farge, Michel Foucault, *Le désordre des familles. Lettres de cachet des Archives de la Bastille*, Paris, Gallimard, 1982.

récit à la fois de la méthode employée et de la relation entre le chercheur et ses sources, entre lui et les fragments de vie ramenés au jour par le travail historien. Plus tard, dans *Des lieux pour l'histoire*, en 1997, je me posai une question éthique : le souci des liens du discours historien avec la société dans laquelle il s'inscrit. Michel de Certeau avait écrit cette phrase si juste qu'il me fallait la poursuivre : « Alors qu'ils partent *de* l'histoire, ils sont toujours *dans* l'histoire. » Être dans l'histoire oblige l'historien à se préoccuper de la pertinence de ses questions, de la façon dont il peut tenter d'infléchir la communauté scientifique vers des objets scientifiques jusqu'ici peu présents.

DES CHEMINS DE TRAVERSE

+++++

Ils passèrent par l'image au sens large du terme : la photographie, le cinéma, la peinture. Ce furent trois ateliers vagabonds qui jamais ne quittèrent la discipline historique mais l'interrogèrent par d'autres biais. La photographie fut sans doute le thème le plus surprenant d'entre tous : j'entretenais une sorte de conviction, dans cette quête incessante des liens entre le passé et le présent, que, dans les photographies des xx^e et xxi^e siècles, palpitent des mouvements d'autrefois. Le battement persistant du temps se trouve là. Un peu comme je pense être chargée d'une histoire dont je n'ai pas le souvenir, je me suis tenue à chercher dans certaines photos les marques aussi nettes qu'évanescentes d'un obstiné passé qui marque encore la crue modernité de nos jours. Dans la photo, on trouve l'écho du lointain revenant telle une écharpe de brume, par furtifs et réguliers instants. Le passé sait beaucoup de nous.

L'écho entre passé et présent a beau être une évidence, il faut pouvoir le mettre en forme, réfléchir ses manières d'être pensé sans jamais tomber dans la simplification ou quelques anachronismes dérisoires. La nécessité de travailler en tension semble primordiale. Rien n'est jamais semblable à rien, et l'histoire non seulement ne se répète jamais, mais contient en elle-même la jeunesse et la violence de l'imprévisibilité. Les événements, les grandes orientations, le monde des sentiments ne sont pas des invariants. En fait, l'important est d'apercevoir et de comprendre comment les sociétés ont abordé les problèmes qui survenaient, les héritages qu'ils portaient et intériorisaient, la monotonie de certaines continuités, le jaillissement de nouveautés effractives.

La philosophie, l'anthropologie et la sociologie sont en cette matière de riches disciplines qui permettent d'entrevoir l'objet de recherche à

l'intérieur de prismes différenciés, de formes d'intelligence autres que l'intelligence historique. L'histoire, qui s'est souvent déclarée discipline reine et qui a beaucoup vécu grâce à un certain « bricolage » (cf. Michel de Certeau), a tout intérêt à prendre en charge l'ensemble des sciences humaines et sociales pour mieux appréhender le passé.

LE CORPS ÉTUDIÉ COMME ACTEUR SOCIAL ET POLITIQUE

+++++

Travailler sur le corps s'est vite imposé à moi sans pouvoir parvenir à en construire l'élaboration. La lecture des livres de Bourdieu a fini par me convaincre de l'urgence de mettre le corps au centre d'une réflexion historique. Sorte d'éventuelle continuité avec ce que j'avais déjà pu écrire il y a longtemps sur la parole, affirmant (à contre-courant) que la parole est événement. Le chapitre IV de Pierre Bourdieu dans les *Méditations pascaliennes* m'a réellement invitée à poursuivre mon projet. C'est le chapitre sur *La connaissance par le corps*. « En tant que corps et individu biologique, je suis situé en un lieu, et j'occupe une place dans l'espace physique et l'espace social. » Plus loin, il parlait des « conduites engageant une connaissance par corps », et il disait encore : « Le corps est lié au dehors par un rapport direct, de contact, qui est une manière parmi d'autres d'entrer en relation avec le monde. » Être exposé au monde, à la sensation, au sentiment, à la souffrance, c'est être engagé dans le monde. L'idée même du « corps lié au dehors » était justement la réalité des personnes du peuple, vivant dehors.

Partie de là, j'ai cherché à réfléchir sur l'engagement du corps dans le monde et, en relisant S. Hardy, Louis-Sébastien Mercier, les notes de police, les mémoires de lieutenants généraux, les correspondances, je me suis aperçue que de la parole au corps, il n'y avait qu'un pas, surtout parce que, pour mieux comprendre les sociétés d'Ancien Régime, il me fallait plonger intérieurement dans l'univers corporel et mental de ceux qui n'ont pas (ou très peu) écrit pour communiquer. Ainsi, la vision qu'ils ont du monde politique, monarchique est-elle construite « par corps », par leur sens, leur parole, leur façon de se rassembler, etc. De plus, les pauvres me semblaient être ceux qui engageaient leur corps dans la bataille du monde avec le moins de choix, le plus de risque, d'effort et souvent de souffrance.

Toutes ces réflexions, de nombreuses lectures et le regard sur notre monde d'aujourd'hui m'ont permis de construire un livre sur « le récit des corps », prenant comme hypothèse, ou plutôt comme fil conducteur, l'idée que les corps démunis sont acteurs sociaux et politiques face à une

société hiérarchisée qui voit monter de façon extraordinaire l'attrait pour l'écrit et son utilisation.

Des possibilités de dérapage étaient alors présentes dès le début du projet : parler du corps comme acteur social peut être interprété comme ayant des relents des théories du XIX^e siècle sur le pauvre, l'hygiène, la foule, et faire croire qu'affirmer le corps pauvre comme sujet, c'est ne reconnaître chez lui que cette part d'animalité tant dénoncée par les chroniqueurs du XVIII^e puis théorisée par Gustave Le Bon ou Gabriel Tarde.

Il fallait évacuer ce piège et entrer de plain-pied dans l'idée qu'il faut tenter l'approche historique et politique de « cette partie matérielle des êtres animés » pour en relever les capacités rationnelles et passionnelles à créer (avec ce corps) *avec* l'histoire et *malgré* elle. Le corps est affectivement et intellectuellement au monde. Celui des plus pauvres est frontalement exposé au monde du dehors, son oralité, ses gestes fabriquent l'histoire. Il y a donc une expression politique des corps, et ce dans tous les domaines. De plus, ce corps est infiniment sollicité et se meut dans un espace du *dehors* avec des temporalités différentes, rencontres éphémères, côtoiement entre les sexes, importance du toucher, du geste, de la parole haute ou basse, des modalités de la voix. Le XVIII^e siècle est le siècle de l'éloquence des corps, du frémissement des émotions, d'une corporité qui est langage et mode de vie. De plus, le corps est un moyen de vivre, de lutter, de se protéger, mais aussi d'être ensemble, et le corps du pauvre est un formidable agent politique de l'histoire. Le XIX^e l'aura bien compris, qui cherchera à le dresser, à le dociliser. En effet, les philosophes de la fin du XIX^e siècle pensent toujours avoir senti l'haleine des pauvres ou de la foule sur leur nuque. Pour eux, ce fut l'entité qu'on peut meurtrir, bourrer de coups, comprimer, sur qui on peut envoyer la troupe, que l'on peut dompter pour lui faire contempler la beauté de son dressage. Restituer donc la part sensible des corps ne suffisait pas : il fallait, pour ce livre, tenir le fil complexe de corps sollicités par le politique, lui répondant et, à d'autres moments, le sollicitant ou ne craignant pas de l'affronter.

C'était revenir sur le corps comme agissant, le démontrer et traverser des parcours de son évidente vitalité confrontée à son évidente mortalité. C'était encore retrouver chez les mémorialistes et chroniqueurs la façon dont, implicitement, eux-mêmes, dans leurs écrits, parlaient sans cesse de ces corps et savaient très bien les interpréter, puis contredire les stéréotypes des contemporains du XVIII^e siècle et d'aujourd'hui sur l'éventuelle cacophonie des corps du peuple en milieu urbain.

Un parcours n'est jamais terminé. Il ne se réfléchit qu'après coup. Qui peut dire qu'il sait et ce qu'il a fait et ce qu'il fera ? Mais chaque chercheur peut s'interroger sur les convictions et les doutes qui l'assaillent et la manière dont l'Autre, en somme, l'habite.